

LE MÉPRIS DU MONDE A PORT-ROYAL ET DANS LE JANSÉNISME

Le lecteur voudra bien excuser le caractère cursif et sommaire des pages qui suivent. Le sujet qu'elles abordent est en effet si vaste qu'un volume très étendu serait nécessaire pour le traiter d'une manière approfondie. On ne trouvera donc ici que l'indication des lignes générales qu'il faudrait suivre pour donner à la question toute son ampleur, sans qu'il soit possible d'y joindre les innombrables références qui s'y rapportent.

D'autre part, quelques remarques préliminaires sont nécessaires pour situer exactement le problème. Tout d'abord, il faut préciser ce qu'on entend par « monde ». Dans les textes port-royalistes, ce terme revêt souvent une acception fréquente dans le Nouveau Testament : il désigne alors la société humaine dominée par le démon, le mal et la concupiscence, et qui s'oppose à Dieu. Dans cette perspective, il n'y a guère de problème : à l'égard du monde ainsi compris, la seule attitude possible est le mépris, la lutte, la retraite. Mais d'autres fois on entend par « monde » la société humaine considérée simplement en elle-même, avec ses activités, ses lois et les rapports qu'elle suppose. Ici, la question se pose. Le monde, en ce dernier sens, est-il essentiellement mauvais ? Se confond-il en totalité avec le monde au premier sens ? Est-il possible ou non d'y faire son salut ? C'est là que les avis divergent.

En second lieu, comme le remarquait déjà Sainte-Beuve il y a plus d'un siècle, on ne saurait confondre Port-Royal et le jansénisme. Port-Royal est un milieu spirituel riche et complexe, issu de la Contre-Réforme, et où le jansénisme, mouvement théologique lui-même fort polymorphe, a trouvé

un terrain favorable¹. Au moment où se fait la confluence, c'est-à-dire vers 1645, après la mort de Saint-Cyran, la spiritualité de Port-Royal est déjà marquée d'orientations bien caractérisées ; l'augustinisme archaïsant et pessimiste de Jansénius n'y changera pratiquement jamais grand-chose, et ce d'autant plus que les grands coryphées du groupe, Arnauld et Nicole surtout, se détacheront assez vite des stricts principes janséniens, auxquels demeureront seuls fidèles des esprits de seconde zone, comme Barcos. Le problème de l'attitude à prendre à l'égard du monde s'est donc posé à Port-Royal bien avant qu'on s'y vouât à la défense de Jansénius.

La réforme de Port-Royal se situe, comme de nombreuses autres réformes monastiques, dans le vaste mouvement du renouveau catholique. Dans la spiritualité qui est celle de ce mouvement, on peut discerner, à l'égard du monde, une prise de position nuancée, mais nette. Fait caractéristique : parmi les protagonistes de ce renouveau, on rencontre aussi bien des religieux comme Dom Beaucousin, chartreux, ou Benoît de Canfeld, capucin, que des prêtres séculiers comme Duval ou Bérulle, et des gens du monde comme Marillac ou la marquise de Maignelay. Par leurs fonctions, leurs relations, leur fortune, tous sont fortement insérés dans le cadre social. Nombre d'entre eux, comme Bérulle et Saint-Cyran, posséderont sans scrupules des bénéfices ecclésiastiques, et Bérulle même jouera un rôle politique très actif. D'autre part, leur action s'exerce dans le cadre de la vie séculière. Ce sont les hommes de toutes conditions qu'ils cherchent à convertir, sans nullement vouloir les en faire sortir ni les pousser vers les monastères. Avant même le grand effort de saint François de Sales pour montrer qu'on se peut sanctifier dans tous les états de la vie, d'autres avant lui, tels le P. Coton, sauront faire passer la dévotion des cloîtres dans le monde. Il n'est donc point question de condamner en bloc et sans appel la vie du monde. Cependant, tous sont unanimes à en voir les dangers et à considérer la retraite et la vie religieuse comme des états supérieurs : qu'on songe à ce que fut, dans ce milieu, le rayonnement du Carmel importé en France par Bérulle, M^{me} Acarie et leurs amis. C'est dans la même ligne

(1) Cf. L. COGNET, *Le jansénisme*, Paris, 1959.

que s'inscrit l'effort considérable fait pour rendre aux ordres religieux, alors en pleine décadence, leur ferveur d'autrefois.

Tel est le climat dans lequel s'est formée la Mère Angélique Arnauld. Religieuse dès l'enfance et sans vocation, elle était revenue à Dieu et avait converti son abbaye avant d'avoir atteint sa dix-septième année. Il en allait à peu près de même pour sa sœur, la Mère Agnès. Clairvoyantes et d'un solide bon sens, elles n'en avaient pas moins, du monde qui les entourait, une connaissance profonde et sans illusion, mais d'une optique peut-être un peu étroitement conventuelle, que partageaient d'ailleurs leurs autres sœurs : la seule de la famille qui ait été mariée, Catherine Le Maître, se considérait comme étant, après son mariage, « dans un état si rabaisé au-dessous de celui de ses sœurs » qu'elle n'osait plus chanter l'office avec elles². Dans de telles perspectives la Mère Angélique inclinait à majorer les dangers du monde et à considérer la vie religieuse ou la retraite comme la voie la plus sûre du salut, mais sans y voir une nécessité. Ainsi s'expliquent ses efforts pour amener peu à peu toute sa famille à Port-Royal, ou la brusquerie avec laquelle elle jetta littéralement dans le cloître la Sœur Geneviève de l'Incarnation Pineau³. A ces positions d'ordre strictement religieux se joint peut-être, dans une certaine mesure, un complexe social. La Mère, en effet, se défait particulièrement des milieux très aristocratiques et surtout de la Cour. Elle reprochait aux carmélites d'avoir trop facilement admis les « filles de cette Cour de France et du grand monde » et elle se félicitait de n'en avoir aucune à Port-Royal où, de fait, le recrutement ne dépassait guère le niveau de la noblesse de robe⁴. C'était là précisément la classe à laquelle la Mère appartenait par sa famille, et cette haute bourgeoisie, alors en pleine ascension, se montrait peu sympathique à la vieille aristocratie de Cour. Cependant, là encore, il n'y a chez la Mère et chez ses religieuses nulle hostilité systématique : elle admettait fort bien que les plus hautes dignités se pussent concilier avec les exigences les plus austères du christianisme. On en pourrait trouver la preuve dans l'admirable correspondance qu'elle entretenait de longues années avec Marie de Gonzague, reine de Pologne, ou dans

(2) *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1742, t. III, p. 317.

(3) *Vies intéressantes et édifiantes de Port-Royal*, 1751, t. II, p. 53.

(4) *Mémoires d'Utrecht*, t. II, p. 313.

les efforts qu'elle fit pour amener à Saint-Cyran des dirigés de la naissance la plus aristocratique. Ainsi donc, à l'égard du monde, son attitude est de défiance, non de condamnation systématique : sans doute le mal y est partout dangereusement présent, mais, à la condition de savoir s'en garder, le chrétien peut malgré tout, quoique difficilement, y faire son salut. Nulle construction théologique particulière ne soutient le pessimisme de sa vision.

Sur ce point, l'influence de Saint-Cyran, qui s'exerce intensément sur elle à partir de 1633, n'a guère pu modifier ses perspectives⁵. Avant la conversion qui, vers 1618, avait changé sa vie, Saint-Cyran avait connu le monde et même tenté d'y faire carrière. Ensuite, il ne l'avait pas quitté. Son renoncement aux ambitions terrestres, sa relative retraite, ne lui avaient point fait rompre la plupart de ses relations et il avait continué à s'adonner à l'action, voire même politique, spécialement pour assurer le triomphe de l'augustinisme. La défense de Bérulle et de ses idées l'avait conduit à entrer dans la polémique contre les jésuites. Sous l'influence de la Mère Angélique, il acceptera de nombreux dirigés, parfois même dans un milieu fort aristocratique. En fait, il y avait en lui un intense besoin de vie sociale, et l'on comprend que son emprisonnement, en mai 1638, lui ait provoqué d'abord une douloureuse crise morale. C'est seulement dans les derniers mois de sa vie qu'il parlera, au témoignage de Lancelot⁶, de se retirer d'une manière définitive en sa lointaine abbaye poitevine : rien ne prouve qu'il faille prendre ce projet réellement au sérieux. Cependant, Saint-Cyran manifestait la plus grande estime pour les ordres religieux, spécialement pour les chartreux, auxquels il envoya plusieurs recrues. Surtout, il est à l'origine des Solitaires de Port-Royal. Enfin, dans son comportement pratique à l'égard de ses disciples, il s'est toujours montré sévère pour le monde. Il n'y a là nulle incohérence, et sa position théorique explique bien ces apparentes différences.

Comme son ami Jansénius, Saint-Cyran est augustinien, mais son augustinisme ne coïncide nullement avec les savantes constructions du théologien de Louvain. Sur ce point, il dépend bien plutôt de Bérulle, dont il fut le disciple pas-

sionné : à son exemple, il cherche d'abord dans saint Augustin une conception de la vie chrétienne qui humilie l'homme devant Dieu en une totale dépendance, mais la vision du monde qu'il en tire demeure d'un pessimisme modéré. Sans doute, le monde est mauvais ; il l'est parce que le péché originel a vicié profondément la liberté de l'homme et atteint même l'univers matériel. En ce sens, le monde est le royaume du démon, qui n'en est « pas seulement le roi et le prince, mais le moteur »⁷. Cependant, le monde lui paraît également méprisable à cause de sa fragilité qui en fait « une peinture, une illusion et un néant »⁸. Donc, chez Saint-Cyran, le mépris du monde a des raisons à la fois théologiques et philosophiques. Il y voit le repaire du malin en même temps qu'un néant ontologique. Cette vision assez sombre ne lui dissimule point pourtant deux faits fondamentaux qui en tempèrent le pessimisme. Tout d'abord, même souillé par le péché, ce monde n'en demeure pas moins créature de Dieu, engagée dans le drame immense de la rédemption : à ce titre, on ne peut point le condamner d'une manière absolue, manichéenne. D'autre part, Saint-Cyran, esprit réaliste, sait parfaitement que la vie dans le monde et le contact avec le monde sont des nécessités qui s'imposent d'une manière absolue et qu'on ne saurait éviter. Le problème est alors pour lui de se construire une attitude spirituelle qui concilie ces oppositions.

Il faut partir du principe fondamental que Dieu a des vues particulières sur chaque âme prise individuellement, et que celle-ci ne peut réaliser pleinement son destin spirituel que là où Dieu la veut. En ce sens, Dieu veut chacune des conditions humaines où sa Providence place les hommes et qu'on doit considérer comme de véritables vocations. Ainsi la sanctification n'est nullement liée à une situation particulière : « Il n'y a point de si petit métier dans lequel l'homme ne se puisse sanctifier, s'il le veut faire comme il faut, selon Dieu et avec les circonsances et l'étendue que Dieu demande »⁹. En particulier, Saint-Cyran aime à insister sur la grandeur et la sainteté du mariage, et, par une pensée assez originale, il estime que les « incommodités et tribulations » qu'il comporte « sont des effets de la grande qualité qui se

(5) Pour tout ce paragraphe, j'utilise l'ensemble des travaux de M. J. Orcibal, spécialement sa *Spiritualité de Saint-Cyran*, Paris, 1962.

(6) Cl. LANCELOT, *Mémoires*, Cologne, 1738, t. II, p. 181.

(7) *Lettres chrétiennes et spirituelles*, Lyon, 1674, t. II, p. 233.

(8) *Ibid.*, t. I, p. 474.

(9) *Ibid.*, t. I, p. 152.

trouve dans le mariage¹⁰ ». Sur ce point, il est le fidèle disciple de saint François de Sales, dont il vénérât la mémoire. On ne s'étonnera donc pas de le voir, dans sa correspondance de direction, insister sur la valeur de sanctification de la vie quotidienne, du travail, du devoir d'état, qui peuvent, dans une certaine mesure, suppléer même à l'oraison, et dont la peine constitue la meilleure des pénitences.

Tout cela ne signifie point cependant que le chrétien doive se lancer inconsidérément dans la vie du monde. D'abord, « un chrétien à qui Dieu est tout considère le monde comme un néant »¹¹. D'autre part, aux yeux de Saint-Cyran, les vœux du baptême comportent par eux-mêmes le renoncement au monde, royaume de Satan, qui s'impose donc comme une obligation à tous les chrétiens. Il ne faut pas oublier en effet que, si le salut est possible dans le monde, il y est malgré tout très difficile, tant est dangereux le monde ennemi de Dieu. La difficulté est particulièrement grande pour « ceux qui naissent dans les familles des rois, des princes et des grands seigneurs »¹². Saint-Cyran aime à insister sur ce thème, familier à tout Port-Royal, du péril de la grandeur humaine et du pouvoir ; certaines de ses formules préludent à la phrase célèbre de Saint-Just : « On ne peut point régner innocemment ! » Le chrétien doit donc adopter à l'égard du monde une attitude de réticence, de « retraite », ce qui ne signifie point qu'il doive renoncer à des occupations voulues par Dieu, mais qu'il doit faire de la retraite son idéal et y conformer sa vie autant qu'il est possible. D'où les règles austères imposées par Saint-Cyran à ses dirigés : fuite des distractions mondaines et divertissements, ainsi que des conversations inutiles, solitude et œuvres de charité. Mais la solution idéale, lorsqu'elle correspond à la volonté de Dieu, demeure « la retraite dans une religion », c'est-à-dire dans un ordre religieux, qui constitue « le plus court moyen » de se sauver¹³. Comme nous le verrons, les circonstances amenèrent Saint-Cyran à admettre qu'une vie de retraite absolue pût être vécue même en dehors d'un ordre religieux.

Envisagées dans ces perspectives, les positions de Saint-Cyran deviennent parfaitement cohérentes : elles joignent au

(10) J. ORCIBAL, *op. cit.*, p. 478.

(11) *Lettres chrétiennes*, t. I, p. 31.

(12) *Ibid.*, t. II, p. 205.

(13) *Ibid.*, t. II, p. 230.

pessimisme augustinien un solide fond de réalisme, d'origine salésienne. Par l'attitude de retraite qu'elles imposent au chrétien, elles prennent le contrepied de l'humanisme dévot, qui conseillait l'intégration au monde sans réticences. Elles ne condamnent pas les occupations humaines, et même elles leur donnent leur pleine valeur en recherchant leur origine dans la volonté de Dieu ; mais elles maintiennent la supériorité d'un idéal de retraite et d'abstention. Elles ne visent point à supprimer la vie sociale, mais elles cherchent à lui imposer les couleurs austères d'un christianisme exigeant à l'extrême. On en saisit mieux les nuances à travers quelques données concrètes.

L'idée de mépris du monde joue un rôle capital dans la théorie saint-cyranienne des « renouvellements ». Il serait trop long de l'exposer ici en détail¹⁴. On peut dire seulement qu'ils consistent en un procédé psychologique où le délai de l'absolution et la suppression temporaire de la communion doivent conduire le pénitent à une « conversion » durable, stable et, autant que la fragilité humaine le permet, définitive. Le pénitent réconcilié entre dans un état nouveau auquel doit correspondre un « cœur nouveau », comme le rappelait Saint-Cyran, dès 1627, à son dirigé Chavigny, en un petit traité qui porte ce titre. Pour assurer la persévérance et conserver les grâces reçues, la retraite, portée aussi loin qu'il est possible, est indispensable. Donc, après sa réconciliation, le pénitent devra réorganiser sa vie, en modifier le cadre, renoncer parfois à certaines de ses occupations ou de ses relations, et, dans sa correspondance de direction, Saint-Cyran ne craignait pas d'entrer dans le détail. Il le fait avec une grande condescendance et beaucoup de pénétration psychologique, mais sans rien sacrifier des exigences essentielles. Pour lui, la conversion suppose nécessairement que le rapport avec le monde soit établi désormais sur un plan vraiment chrétien. Dans certains cas, il fera effort pour amener son dirigé à une retraite de plus en plus complète : tel fut le cas avec Arnauld d'Andilly, qu'il essaya vainement d'arracher à la Cour et à la vie mondaine, dangereuses pour lui. Saint-Cyran ne considère nullement la pratique du renouvellement comme une nécessité, mais c'est à ses yeux la voie d'accès la plus simple à cet état régénéré où le chrétien vit dans le monde comme n'y vivant pas.

(14) Cf. J. ORCIBAL, *op. cit.*, p. 113-125.

Mais c'est surtout par l'institution des Solitaires de Port-Royal que Saint-Cyran put mettre en pratique ses théories personnelles. L'origine en est pourtant purement fortuite et ne résulte en aucune manière d'un dessein prémédité. Le premier des Solitaires fut un neveu de la Mère Angélique, Antoine Le Maître. Jeune avocat, il connut au barreau les plus brillants succès et s'assura la protection du chancelier Séguier. Cependant, vers 1634, à la suite peut-être d'une déception sentimentale, il commença à se dégoûter du monde. Le choc définitif se produisit le 25 août 1637, au lit de mort de sa tante, femme de Robert Arnauld d'Andilly. Immédiatement, Le Maître se mit sous la direction de Saint-Cyran. Ce dernier se montra d'abord hésitant et tenta de faire entrer son disciple chez les Chartreux. Ceux-ci refusèrent, et d'autre part Le Maître ne se sentait nulle vocation ni au sacerdoce, ni à aucun ordre religieux : il voulait seulement vivre dans la retraite, sans se lier par aucun vœu ni sans entrer dans un cadre déterminé.

Dans les conceptions sociales de l'époque, fortement catégoriques, cela semblait inouï. Saint-Cyran savait qu'on le rendrait responsable du comportement de son disciple : il en pesa longuement les conséquences. C'est seulement au bout de longs mois qu'il permit à Le Maître de rendre sa résolution publique par deux lettres ouvertes en date du 16 décembre 1637, l'une au chancelier Séguier et l'autre à son propre père. Il y annonçait sa résolution de « n'avoir plus de commerce ni de bouche ni par écrit avec le monde » qui l'avait pensé perdre, et de passer désormais sa vie dans la solitude comme s'il était dans un monastère¹⁵. De fait, il se retira dans un petit logement pris dans les dépendances de Port-Royal. Dans les mois qui suivirent, son exemple fit école et plusieurs compagnons le rejoignirent. Désormais, les Solitaires de Port-Royal formaient un groupe qui allait se trouver enveloppé dans les nombreuses vicissitudes par lesquelles devait passer le monastère. Il n'est pas question d'en retracer ici la longue et complexe histoire, mais quelques remarques s'imposent. Tout d'abord, le nombre des Solitaires, ou des Hermites comme les appelait la Mère Angélique, est extrêmement restreint : le nombre des personnages qui ont réellement mérité

ce titre ne doit guère dépasser vingt-cinq. Il faut se défier des listes fantaisistes dressées au XVIII^e siècle et qui rangent sous ce vocable les moindres amis de Port-Royal ou même simplement des gens qui ont fait à Port-Royal quelques jours de retraite¹⁶. En fait, à l'époque, personne n'eut songé à compter Pascal ou même Barcos parmi les Solitaires. D'autre part, la composition réelle du groupe fut extrêmement mouvante. Bien qu'il ne soit pas possible, dans l'état actuel des documents, d'en suivre toutes les étapes, il est certain que l'effectif simultanément a rarement excédé la douzaine. L'institution n'a donc jamais eu qu'une importance numérique des plus restreintes ; pourtant, son existence a fortement frappé l'opinion et précisément parce qu'on y a vu une sorte de manifestation exhibitionniste du mépris du monde.

Que sont exactement les Solitaires ? Des gens qui demandent à Port-Royal les moyens de mépriser le monde et de vivre dans la retraite. Leur mépris du monde se manifeste d'abord par le renoncement aux biens matériels, qui ont, dans le cadre social du XVII^e siècle, plus d'importance qu'on ne le croit parfois. En général, les Solitaires remettaient au monastère la gestion de leur fortune, en échange d'une pension dont ils usaient pour leur entretien et leurs charités. Dans bien des cas, leur mépris du monde s'exprime surtout par la pratique du travail manuel. Nous mesurons mal aujourd'hui la portée de ce geste ; il faut se souvenir qu'au XVII^e siècle le travail manuel est frappé d'une sorte de discrédit et considéré comme une déchéance sociale, comme une suprême humiliation. Or, la plupart des Solitaires se l'imposaient sans ménagement. Pensant expier par là la *libido sciendi* qu'il estimait avoir été sa plus grande faute, Le Maître s'y adonnait avec une ardeur toute particulière et se livrait aux plus durs travaux des champs sans même cesser de porter le cilice. Nombre de ses compagnons n'y mettaient pas moins de zèle, à tel point que l'imagination populaire en fût frappée ; la légende des « Cordonniers de Port-Royal » n'est pas seulement une invention d'adversaires : elle exprime dans une certaine mesure cette réaction de l'opinion. A quoi il faut ajouter que les Solitaires s'imposaient la pauvreté dans l'extérieur et le vêtement et que leur renoncement aux ambitions mon-

(15) Les lettres de Le Maître sont reproduites en tête des *Œuvres chrétiennes et spirituelles* de Saint-Cyran, Lyon, 1679.

(16) Telle par exemple la liste dressée par J. Besoigne et reproduite par A. Gazier dans son *Histoire générale du mouvement janséniste*, Paris, 1923, t. I, p. 72.

daines était absolu. Toutes ces attitudes correspondaient aux directives données par Saint-Cyran, qui d'ailleurs dut intervenir parfois pour modérer l'ardeur excessive de ses disciples, spécialement en ce qui concernait les pénitences et le travail manuel. Cependant, il ne voulut jamais que les Solitaires fussent constitués en une véritable communauté soumise à une règle déterminée et invariable, ce qui aurait pu donner corps à l'accusation, souvent formulée contre lui, d'avoir voulu fonder un nouvel ordre religieux. Sans doute, la vie des Solitaires comportait un certain nombre d'exercices communs, mais ils n'étaient ni obligatoires ni uniformes, et d'ailleurs les persécutions contre Port-Royal ne leur permirent l'existence en communauté que pendant d'assez brèves périodes. Au début, Saint-Cyran semble avoir pris pour idéal la vie des chartreux, mais il en revint assez vite. Ultérieurement, il imposa aux Solitaires diverses tâches d'ordre intellectuel et surtout pédagogique, ce qui fut continué après lui : plusieurs des Solitaires enseignèrent aux Petites-Ecoles. Mais toujours il fut attentif à maintenir le caractère individuel et privé des Solitaires¹⁷.

On comprend mieux alors la réaction de l'opinion publique et spécialement des sphères gouvernementales. L'existence des Solitaires apparaissait comme une sorte de défi permanent, de négation et presque de dérision à l'égard des valeurs fondamentales sur lesquelles reposait le cadre social, et ce d'autant plus que les Solitaires se présentaient comme de simples laïcs, fidèles aux seules exigences du christianisme : leur seule présence semblait une condamnation de ce que la société qui les entourait comportait d'antichrétien, de contraire à l'Evangile. Saint-Cyran fut accusé de priver, par ses théories absurdes, la monarchie et l'Etat de ses meilleurs serviteurs, et Richelieu sentit vivement la puissance d'opposition que représentait ce groupe d'hommes, certes peu nombreux, mais d'une éminente dignité morale et que leur position même plaçait au-dessus des promesses comme des menaces. En fait, on attribuait aux Solitaires une portée que ceux-ci ne se donnaient point à eux-mêmes. Ils n'envisageaient que leur cas individuel et ne prétendaient en aucune manière

(17) L'un des documents les plus importants sur tout ceci est un *Récit de la conduite et des exercices des Pénitents Solitaires de Port-Royal*, dû probablement à A. Le Maître, qu'on peut trouver dans les *Mémoires* de N. Fontaine, Utrecht, 1736, t. I, p. XI.

donner l'exemple de la seule vie chrétienne possible : à cet égard, l'interrogatoire de Le Maître par Laubardemont en juillet 1638 est particulièrement caractéristique¹⁸. Leur attitude se conformait rigoureusement aux vues saint-cyranien-nes. En choisissant pour eux-mêmes la voie plus sûre de la retraite, ils ne prétendaient nullement condamner le monde d'une manière absolue ou nier qu'on y puisse vivre en chrétien. Cependant, tous ne se montraient pas, à cet égard, aussi discrets que l'avait été Saint-Cyran lui-même : Le Maître, par exemple, était parfois dur pour ses deux frères qui ne l'avaient pas suivi dans sa conversion¹⁹. Il préludait par là à un certain raidissement des positions qui s'observera par la suite.

L'apparition d'un groupe nettement caractérisé comme celui des Solitaires constitue un phénomène limité mais important. Il est naturellement séduisant d'en chercher une explication sociologique, mais difficile d'en trouver une tant qu'on s'en tient au plan politique et économique²⁰ : c'est seulement lorsqu'on admet la valeur autonome des positions religieuses qu'une solution se dessine. Essayer de situer les Solitaires par rapport à l'échelle sociale est une méthode sans issue : la simple lecture de leur liste montre qu'à part la haute aristocratie toutes les classes y sont représentées, même les plus humbles. Mais deux constatations permettent de s'orienter. Tout d'abord, le groupe des Solitaires forme une des pièces les plus importantes du milieu de Port-Royal, qui lui-même prolonge le milieu dévot de la Contre-Réforme : a priori, son apparition doit donc être liée à l'histoire de ce mouvement. D'autre part, ce groupe prend naissance en 1637, au moment où Richelieu atteint l'apogée de sa puissance, où il triomphe définitivement du parti dévot, qui, au nom de l'idéal chrétien, s'oppose à sa synthèse politico-religieuse : à cette date, il a déjà depuis plusieurs années réglé leur compte aux Marillac et il va bientôt se débarrasser de Saint-Cyran, le dernier grand résistant. L'institution des Solitaires est une muette et peut-être inconsciente, mais éloquente, protestation contre la politique du cardinal-ministre. Ce que ces hommes

(18) Le voir dans le *Recueil de plusieurs pièces*, Utrecht, 1740, p. 2-17.

(19) N. FONTAINE, *Mémoires*, t. I, p. 120.

(20) Je vise ici l'essai de L. GOLDMANN, *Le Dieu caché*, Paris, 1955 et son édition de la *Correspondance de Martin de Barcos*, Paris, 1956. Certaines de ses idées ont été reprises récemment par G. NAMER dans son ouvrage sur *L'abbé Le Roy et ses amis*, Paris, 1964.

refusent, c'est l'intégration dans l'univers qu'il a créé et où l'absolue suprématie du christianisme aussi bien que les consciences individuelles sont asservies à la raison d'Etat. D'instinct, ils s'éloignent même du sacerdoce ou des ordres religieux, qui forcément les feraient entrer dans ce cadre qu'ils repoussent. Avant même que ne commencent les grands conflits doctrinaux, ils se manifestent comme des représentants de cette religion de la rigueur et du refus, qui sera celle de Port-Royal et du jansénisme. Ils n'incarnent pas une classe sociale mais une forme de l'esprit chrétien, et si l'aristocratie de Cour en est absente, c'est qu'elle a depuis longtemps déserté les rangs du milieu dévot. A vrai dire, Richelieu ne s'est point trompé en voyant en eux de dangereux adversaires, mais il a eu tort de croire que les moyens policiers pouvaient là être efficaces. Des Solitaires de Port-Royal part l'une des fissures qui lézarderont l'immense et fragile édifice de l'Ancien Régime.

Reste à indiquer maintenant ce que fut le devenir des vues saint-cyranienues. Certes, la deuxième et la troisième générations de Port-Royal, plus intellectuelles et marquées par la polémique, n'eurent point pour la mémoire de Saint-Cyran la vénération qu'avait eue la première. Cependant, en ce qui concerne le mépris du monde, ses idées ne seront guère contestées ; seulement, il faut bien reconnaître qu'aucun des grands directeurs spirituels qui lui succéda à Port-Royal n'eut à la fois ses dons, sa culture et son prestige. Le plus illustre d'entre eux, Antoine Singlin, dont la sainteté personnelle est incontestable, manque à la fois de science théologique et de pénétration psychologique. Entre ses mains, les principes du maître se raidissent dangereusement. Sa défiance des dirigés d'origine mondaine tourne à la phobie, et il se révèle incapable d'assurer la persévérance de ceux même que Saint-Cyran avait remis dans le droit chemin. Ses idées font école, et un certain rigorisme sans nuance remplace trop souvent à Port-Royal la souplesse à la fois exigeante et pénétrante de Saint-Cyran. Si l'on en voulait une preuve, il suffirait de comparer aux admirables pages de ce dernier sur le mariage chrétien cette lettre terrible où Pascal en parle comme de « la plus périlleuse et la plus basse condition du christianisme »²¹. Cette mention du nom de Pascal amène d'ailleurs

(21) Fragment de lettre de 1659. Ed. Lafuma, Paris, 1963, p. 282.

à évoquer au passage une question qui déborde le cadre du présent article et qui est la suivante : dans quelle mesure certaines des vues de Pascal sur la valeur des relations sociales, sur les origines du pouvoir civil et de la propriété, pourraient-elles avoir été influencées par les idées de Saint-Cyran ? Il est malaisé de le dire, mais la parenté de certaines formules mériterait d'être étudiée. De toute manière, ce raidissement des positions est loin d'être universel à Port-Royal, et nombreux sont les esprits qui s'en tiennent aux formules rigoureuses, mais équilibrées, de Saint-Cyran. Tel est par exemple le cas de Sacy, un peu effacé, mais fin et pénétrant, et dont l'influence fut considérable²². Ses lettres de direction le montrent austère et cependant profondément compréhensif à l'égard des gens du monde.

On serait tenté d'en dire autant à l'endroit d'Arnauld et de Nicole, et cela serait exact, tant leurs œuvres s'inscrivent dans la même ligne : c'est particulièrement vrai pour Nicole, moraliste de profession, dont les fameux *Essais* se conforment, pour ce qui regarde le mépris du monde, à la doctrine que nous venons d'exposer. Mais ici se pose un problème assez aigu, celui d'une relation possible entre le mépris du monde et la polémique janséniste. Le problème ne se situe pas à proprement parler au plan doctrinal. Jansénius ne s'en est guère préoccupé, mais ses idées sur ce point diffèrent peu de celles de Saint-Cyran : l'ouvrage le plus caractéristique de Jansénius en ce domaine, le *Discours de la réformation de l'homme intérieur*, traduit par Arnauld d'Andilly, connu à Port-Royal un succès considérable et durable. Mais, à partir surtout de 1649, la défense de Jansénius y devint une préoccupation majeure, et de ce chef la plupart des Solitaires et des amis de Port-Royal se trouvèrent engagés dans la polémique. Or, il n'y avait nullement unanimité entre eux au sujet des méthodes à suivre. Pour ceux qui, après 1643, devinrent rapidement les chefs du mouvement, la réponse était simple. C'est dans le monde que se livrait le combat et dans le monde qu'il fallait assurer le triomphe de la vérité : point d'hésitation donc à employer, dans toute la mesure où l'honnêteté le permettait, les méthodes du monde. D'où l'emploi, par Arnauld, Nicole et leurs amis, de procédés tactiques ou stratégiques, la recherche d'alliances, spécialement avec

(22) Consulter sur lui l'ouvrage de Mlle G. DELASSAULT, *Le Maître de Sacy et son temps*, Paris, 1955.

les dominicains, quitte à employer le vocabulaire thomiste que Jansénius avait voulu éviter ; d'où le recours aux relations de Cour et à la politique. Arnauld et Nicole s'y adonnent en toute sécurité de conscience et demeurent persuadés que leurs efforts ne sont pas inefficaces, qu'avec la grâce de Dieu, leurs labeurs peuvent faire triompher la vérité dans la société des hommes, si corrompus soient-ils.

Il n'est pas question de retracer ici les étapes de ce conflit, qui atteignit son point critique avec l'affaire du Formulaire, mais une question se pose : dans quelle mesure la position d'Arnauld, celle d'une défense de la vérité dans le monde par des moyens tactiques, était-elle suivie à Port-Royal ? De la réponse à cette question, on a voulu parfois tirer un critère qui permettrait de distinguer, dans le mouvement janséniste, des groupes nettement différenciés²³. Mais l'examen attentif des textes montre qu'en précisant rapprochements et oppositions il faut apporter beaucoup de nuances, et que l'éventail des positions est largement ouvert.

L'attitude d'Arnauld implique, sur le point qui nous occupe, une vision du monde nettement caractérisée, dans laquelle les hommes, quoique pécheurs, sujets à l'erreur, demeurent capables de parvenir dans une certaine mesure à la vérité : par conséquent, si méprisable que soit le monde, il mérite encore qu'on y lutte pour la vérité. Or, cette vision du monde est partagée, à Port-Royal, par bien des gens qui n'approuvent point pour autant l'action d'Arnauld. Tel est le cas, par exemple, de Nicole Pavillon, ennemi de toute concession ; tel est le cas aussi de la Mère Angélique et de Singlin, qui désapprouvent comme contraires à la charité certains aspects du combat, et particulièrement la campagne des *Provinciales*.

En fait, le personnage le plus important qui semble partir d'une vision du monde opposée à celle d'Arnauld est Martin de Barcos, neveu de Saint-Cyran et titulaire après lui de son abbaye. Il est certain qu'on rencontre sous sa plume des expressions qui semblent porter sur le monde une condamnation totale, définitive et sans appel. A ses yeux, les hommes ne sont capables que d'erreur et de mensonge et toute voie d'accès vers la vérité leur est fermée : ils ne peuvent donc y parvenir que par une sorte de miracle et leurs facultés

naturelles y sont complètement inefficaces. D'autre part, il y a chez lui une curieuse attitude de passivité spirituelle : il tend à considérer l'effort humain comme inutile, et même nuisible, en ce sens qu'il empêche l'action divine. Dans cette perspective, tous les efforts qu'on peut faire pour conduire les hommes au vrai sont vains et même nocifs. On comprend qu'il se soit montré sévère pour Arnauld et Nicole, qu'il ait blâmé toute polémique et conseillé de s'en remettre à Dieu pour assurer le triomphe de la vérité. Ainsi, nous rencontrons en Barcos la position la plus strictement « janséniste » qui se puisse rêver. Cependant il ne faudrait point, comme c'est le cas en certains ouvrages récents, majorer l'importance du personnage et lui faire honneur d'une cohérence intellectuelle dont il est assez dépourvu. Intelligence médiocre et de jugement peu sûr, Barcos était surtout doué d'une belle dose d'esprit de contradiction. Après la mort de son oncle, Arnauld et Nicole devinrent rapidement ses bêtes noires, et il devait fatalement se heurter à eux. Mais il n'y a pas à s'y tromper : Barcos ne s'oppose pas à Arnauld au nom de principes spontanément acquis, il construit inconsciemment ses principes pour pouvoir contrer Arnauld, ce qui réduit beaucoup la portée de son attitude. En fait, c'est sa mauvaise humeur qui le domine en permanence, et la logique l'embarrasse peu. Il n'aimait guère Pascal, d'ailleurs ami d'Arnauld, et n'hésitait pas à dire que sa mort prématurée avait été une punition du Ciel pour avoir entrepris son apologie²⁴. Cependant, il acceptait d'écrire des instructions pour le Rituel d'Alet, affirmait la nécessité d'enseigner aux peuples les vérités de la grâce et se préoccupait de la meilleure manière de défendre Jansénius. Son attitude, comme sa pensée, est pleine de contradictions, et l'on aurait tort d'en exagérer l'importance. Elle n'aura d'ailleurs que peu d'écho et sera vite oubliée : après 1690, Quesnel pourra rechercher et détruire les écrits de Barcos sans que personne l'en empêche.

A cette date, les vues d'Arnauld avaient entièrement, et, si l'on ose dire, dangereusement triomphé, car, à travers le tempérament organisateur de Quesnel, elles allaient permettre de transformer le jansénisme en un véritable parti et ouvrir la voie au jansénisme politique du XVIII^e siècle : per-

(23) C'est le cas de M. L. Goldmann, dans les travaux mentionnés plus haut.

(24) Propos tenus à l'hôtel Liancourt et connus par le ms. B.N. 4333.

sonne ne s'interroge plus désormais sur la légitimité de la polémique et des méthodes tactiques. Cependant, en ce qui concerne le mépris du monde, la spiritualité des Appelants prolonge celle du XVII^e siècle. Le cas du diacre François de Paris est particulièrement symptomatique à cet égard : par son dédain de la fortune et des conventions sociales, sa vie pauvre, mortifiée, laborieuse, sa charité, il fait revivre dans une certaine mesure les Solitaires de Port-Royal, mais avec plus de rigueur et d'étroitesse ; sa mémoire cependant, il faut le reconnaître, eut mérité mieux que les troubles phénomènes de Saint-Médard. D'autres, oubliés aujourd'hui, suivront son exemple. On assiste même, dans le milieu janséniste, à un curieux réveil de l'érémisme. Les manuscrits où sont recueillies les lettres imaginaires de la romanesque *Solitaire des Rochers* y circulent abondamment et sont multipliés par les copies, jusqu'au jour où, en 1787, le dominicain jansénisant Nicolson les publie, et tout ce monde croit, dur comme fer, à l'existence réelle de l'héroïne. Mais nous sommes là dans le domaine de la fiction. En revanche, après 1730, les cas authentiques d'érémisme se multiplient, et les nombreux documents qu'on possède à cet égard mériteraient une étude. Dans un esprit assez analogue, les milieux jansénistes, à l'extrême fin du siècle, tenteront d'accaparer la gloire de saint Benoît Labre. Il est donc évident que le thème du mépris du monde y garde toute son prestige. Semblablement, les vues de Saint-Cyran sur la retraite vécue dans le monde continuent à faire le fond de la spiritualité dispensée par les directeurs jansénistes. Du plus illustre d'entre eux, Jacques-Joseph Du Guet, on pourrait tirer sur ce sujet des pages admirables. Les dépôts d'archives nous livrent en grand nombre des règlements de vie rédigés pour des personnes du monde, dont l'austérité laisse rêveur et qui supposent un rigoureux esprit de retraite : Saint-Cyran ne les eut pas désavoués et peut-être les eut assouplis. Ils montrent combien sur ce point le jansénisme, si divers en ses aspects, est demeuré fidèle à lui-même.

Louis COGNET.

LES LIENS DU MONDE ET L'UNION A DIEU

D'APRÈS LE PÈRE HENRI RAMIÈRE

(1821-1884)

Le *Règlement de vie* dont nous faisons le centre de cette étude fut conçu par le Père Ramière lors de ses premières années d'enseignement au théologat de Vals. Il était destiné à préparer les personnes qui l'adopteraient à en pratiquer un second se caractérisant par l'adhésion à une association dite de l'Apostolat du Sacré-Cœur. Cette dernière devint, après 1860, le groupe animateur de l'Apostolat de la Prière. Les formes successives prises par ces associations donneront au Père Ramière l'occasion de publications diverses, inspirées du plan que nous présentons¹. Nous ne signalerons ici que le *Directoire du chrétien*, publié pour la première fois en 1859.

On a, d'autre part, la bonne fortune de posséder encore une importante correspondance, partiellement inédite, de Ramière avec Madame de Ruolz, qui permet de comparer les idées du *Règlement* avec la direction personnelle donnée par

(1) Sur la naissance et les premiers développements de ce mouvement, voir en particulier : *Louise-Thérèse de Montaignac de Chauvance. Souvenirs*, Montluçon, Bruxelles 1931 ; H. VERMIN, *Le Père Jules Chevalier*, vol. 1, Rome 1957 ; M. JETTI, *Di Caterina Volpicelli libri tre*, Naples 1900-1907 ; *Ristretto della vita della Venerabile serva di Dio C.M. Volpicelli*, 2^e éd., Naples 1925 ; A. OLICHON, *Mgr Lebeurier et l'Union apostolique des prêtres séculiers du Sacré-Cœur*, Paris 1924.

revue d'ascétique et de mystique

TOME XLI (1965), 3

NUMERO 163

La notion de "Mépris du Monde"
dans la Tradition Spirituelle
Occidentale.

Etudes Historiques



(Voir sommaire en page 4 de la couverture)